

Cher Michaël Stich,

Mesdames et Messieurs,

Chers amis,

C'est un grand honneur pour moi d'être aujourd'hui parmi vous et de recevoir ce Prix prestigieux. Cela fait longtemps que je connais votre action et que j'admire votre initiative.

Concernant la question que vous m'avez posée, cher Michaël Stich, je vous pourrai vous répondre que je n'ai pas renoncé à décrocher un jour comme vous une médaille olympique mais est ce bien raisonnable !

En revanche, je puis hélas vous confirmer que je ne gagnerai jamais Wimbledon...

C'est pourquoi je me suis depuis longtemps déjà engagé dans d'autres combats. tout aussi passionnants et, gratifiants.

Comme vous le savez, aux Jeux Olympiques plus qu'ailleurs, l'essentiel est de participer : le but que je poursuivais avec le bobsleigh, comme dans toutes mes activités sportives, était le dépassement de moi-même plus que la victoire sur les autres.

L'honneur que vous me faites aujourd'hui récompense plusieurs années d'un travail collectif à travers le monde. Loin d'être le résultat d'une performance momentanée, il m'encourage surtout à redoubler d'efforts. En ce sens, ce Prix est pour moi comme une exigence : celle de poursuivre mon travail au service des autres, avec le même succès que le BAUM.

Depuis plus de vingt ans, vos projets et vos méthodes forcent le respect de tous ceux qui luttent pour la préservation de notre planète. Depuis plus de vingt ans, vous donnez des idées, et surtout des solutions, à toutes les volontés désireuses de prendre leur part à ce grand défi de notre temps.

Il y a un quart de siècle, pourtant, quand fut lancé le BAUM, l'urgence écologique n'était pas la conviction la plus répandue, en particulier au sein d'entreprises soumises à d'autres priorités. Votre détermination et votre inventivité n'en sont que plus remarquables. Vos succès n'en ont que plus de prix.

Les choses, depuis, ont heureusement évolué. A quelques jours du sommet de Copenhague, le monde entier, ou presque, sait désormais l'importance des questions environnementales. Nous

le constatons jour après jour, dans nos vies privées comme dans les journaux, dans les stratégies commerciales des marques comme dans les discours des intellectuels.

Chacun sait aujourd'hui que notre planète ne supportera pas éternellement une croissance aussi coûteuse en richesses naturelles. Chacun prend conscience des conséquences terribles du réchauffement climatique sur les paysages et sur les espèces. Chacun devine que ces effets pourraient demain être plus dramatiques encore sur les populations. Et chacun, je crois, commence à comprendre que transmettre à nos enfants un monde vivable exige des efforts exceptionnels.

Malgré ces signes, que je trouve extrêmement encourageants, et malgré une mobilisation scientifique et politique sans précédent, nous voyons pourtant avec inquiétude que les préparatifs du sommet de Copenhague ne sont pas à la hauteur des espoirs légitimes que nous nourrissons.

Alors que le monde se relève à peine d'une crise économique et financière majeure, les pays ont du mal à s'engager sur les efforts financiers que l'ampleur du problème appelle. Les économies développées sont bien souvent très endettées. Les pays en développement manquent de moyens et ont souvent d'autres urgences. Ils nourrissent aussi le sentiment que l'effort doit d'abord être fait par ceux qui ont depuis deux siècles bâti leur prospérité sur un certain pillage de la planète.

Bien sûr, tout n'est pas noir dans la préparation de ce grand rendez vous de Copenhague. Des progrès majeurs ont été accomplis par certains pays, et en particulier par les grandes puissances émettrices de CO2.

Je pense à l'Allemagne, où une nouvelle économie verte est en train de dessiner les traits d'une croissance à la fois durable et féconde. Grâce aux mesures très audacieuses prises depuis la loi EEG de 2000, grâce aux 110 millions de tonnes de CO2 économisées chaque année dans votre pays, aux 250 000 emplois créés dans le domaine des énergies renouvelables, l'Allemagne trace la voie d'un engagement audacieux et efficace qui ne pénalise pas l'activité économique mais au contraire la stimule...

Je pense aussi à la Chine et à sa détermination à lutter contre le réchauffement climatique par des investissements massifs dans les énergies alternatives. Cette détermination, clairement énoncée par le plus haut dirigeant chinois à New York en septembre dernier, lors de la session de l'Assemblée générale de Nations Unies consacrée au climat, est sans doute l'une des meilleures nouvelles de ces dernières années.

Je pense aux Etats-Unis d'Amérique et au Président Obama, qui s'investit de manière très claire sur ce dossier, mais doit tenir compte d'une tradition nationale peu favorable et d'une opinion publique encore peu motivée.

Je pense enfin à l'Union européenne qui, sous l'impulsion de nombreux pays, dont bien sûr l'Allemagne, a récemment fait preuve d'une détermination assez claire sur ce sujet.

Mais cette bonne volonté partagée, nous le savons, ne suffit pas toujours. Et l'heure des comptes peut freiner les militants les plus enthousiastes. Surtout - je le rappelais à l'instant - en période de crise économique.

Or l'approche de Copenhague, si elle a utilement contribué à mobiliser davantage les opinions publiques, a aussi souligné le rôle indépassable des Etats et des organisations multilatérales face à des enjeux d'échelle planétaire, déterminés par des intérêts économiques majeurs et liés à des équilibres géostratégiques globaux.

Et ce constat, malgré la très forte prise de conscience des individus, peut être à double tranchant.

Si des puissances comme la Chine, les Etats-Unis ou l'Union européenne ne s'engagent pas à accomplir leur devoir, à quoi bon agir ?

Quel est le sens d'une action individuelle, infinitésimale à l'échelle du monde, quand les plus puissants semblent se défilier ?

Le décalage est important et l'on pourrait craindre qu'il ne joue un rôle inhibiteur.

Pourtant, face à l'ampleur des bouleversements à venir, les Etats eux-mêmes ne peuvent pas tout. Fixer des quotas d'émissions de carbone est certes nécessaire, mais une telle mesure ne remplacera pas les changements que chacun de nous doit accomplir, au fond de lui-même, dans sa manière de vivre, de se déplacer, de consommer, de produire. Des changements qui ne se limitent pas au remplacement progressif d'énergies polluantes par des énergies propres, mais redéfinissent notre rapport même à l'énergie, notre manière de vivre avec notre monde, avec nos semblables.

Dans ce monde fini, l'égoïsme ne peut pas être une solution. Les dégâts commis ici ont aussi des conséquences là-bas. Des conséquences d'autant plus graves qu'elles frappent d'abord les plus faibles, ici comme là-bas. A la Nouvelle-Orléans envahie par les eaux comme sur les bords du Fleuve jaune rongé par la pollution, les premières victimes d'un environnement

malade sont toujours les plus vulnérables, les laissés-pour-compte de la croissance et de la prospérité.

C'est donc pour eux que nous devons agir. Il en va de notre dignité d'êtres humains comme de notre intérêt direct. Au temps de la globalisation, même les océans n'arrêtent pas les malheurs des hommes. Les réfugiés climatiques que l'on nous annonce par millions pourraient bientôt nous le rappeler.

Nous devons comprendre l'importance historique de la période que nous vivons : une opportunité unique de bâtir un monde plus responsable, plus solidaire – en un mot plus durable.

Pour cela, les Etats seront bien sûr nécessaires, mais ils seront insuffisants. C'est pourquoi nous avons plus que jamais besoin de ces agrégats de bonnes volontés qui ont toujours été au cœur de la mobilisation environnementale et en sont aujourd'hui encore les plus sûrs atouts. A l'heure où les négociations internationales affichent leurs limites, c'est ainsi que nous pouvons agir et c'est ainsi que nous devons mobiliser.

C'est le sens de votre action, qui depuis un quart de siècle se fonde sur la responsabilisation et la faculté d'initiative des acteurs, quelles que soient leur taille, leurs compétences, leurs capacités.

C'est aussi l'esprit qui anime ma Fondation : faire travailler ensemble des gens, des institutions, des entreprises aux réalités et aux moyens divers. Agir à des niveaux parfois modestes, parfois plus importants, mais avec toujours la conviction que chaque geste est utile, par son impact direct autant que par la mobilisation qu'il suscite.

Car il suffit parfois d'une simple idée innovante pour faire des progrès essentiels. Je pense par exemple au projet Desertec initié dans votre pays, dont ma Fondation suit attentivement et avec intérêt les développements, et qui entraînera peut-être demain un bouleversement planétaire majeur.

Le principe de ce programme est simple : en six heures d'ensoleillement, les déserts de la planète reçoivent une énergie suffisante pour alimenter l'humanité entière pendant un an ! La mise en valeur de cette ressource inépuisable, par un consortium réuni autour de Desertec, pourrait ainsi ouvrir des perspectives considérables, non seulement en termes d'approvisionnement énergétique propre, mais aussi de développement pour les pays d'Afrique saharienne possesseurs de ces gisements solaires.

Ce n'est qu'un exemple, mais il prouve que les progrès les plus importants sont aussi à la portée de tous, pourvu que l'on fasse preuve d'esprit d'innovation, d'audace et de détermination.

Là est notre tâche : convaincre chacun de son pouvoir, donc de son devoir.

Je sais que je peux compter sur beaucoup d'entre nous pour cette ambition essentielle.

Je sais que je peux compter sur l'Allemagne, dont les gouvernements successifs et la société civile ont toujours été des modèles en matière de lutte contre le réchauffement climatique.

A l'heure où il nous faut inventer une nouvelle façon de vivre, je ne doute pas qu'une fois de plus l'Allemagne sera présente à ce rendez-vous historique.

Je vous remercie.